BnF Gallica

Paris-croquis / Henri Boutet, directeur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Paris-croquis / Henri Boutet, directeur. 1888-12-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

1re Année — N° 5. Le Numéro : 75 Centimes 1er Décembre 1888

PARIS-CROQUIS

PARAIT

LE 1er ET LE 3e SAMEDI

DE CHAQUE MOIS

Paris-Croquis

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 6
1888

HORS TEXTE

—

Le Petit Modèle

POINTE SÈCHE

D'HENRI BOUTET

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS-CROQUIS

Rédaction, Administration & Annonces :

4, Rue des Petits-Champs, Paris

Paris-Croquis, journal bi-mensuel illustré, paraît le 1er et le 3e samedi de chaque mois.

Journal essentiellement et exclusivement parisien, il s'adresse exclusivement à tous ceux qui, de près ou de loin, affectionnent les choses de la vie de Paris.

De légers croquis à la plume et au crayon, semés sur ses feuilles, égayent et reposent l'esprit.

Chacun de ses numéros contient une gravure originale et inédite — pointe sèche, eau forte, lithographie, gravure sur bois — que ses acheteurs et ses abonnés ne manqueront pas d'apprécier.

Paris-Croquis est un journal de collection que chacun aimera à suivre, puis à réunir en volumes qui constitueront des documents d'un grand intérêt et qu'on feuilletera sans cesse avec plaisir.

Il sera tiré de chacune des planches hors texte de *Paris-Croquis* 25 épreuves sur japon avant la lettre, numérotées et signées au prix de 5 francs l'épreuve. Il est également tiré, pour les amateurs, 25 numéros du journal sur japon de la manufacture impériale. Ces numéros, tirés avec le plus grand soin, seront vendus 2 fr. 50.

Paris-Croquis se trouve dans tous les kiosques et chez tous les libraires.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS

Paris..... — Un an... 18 francs. — Six mois... 10 francs.
Départements et Colonies. — ... 20 — — ... 12 —

Nota. — Pour les colonies et les possessions d'outre-mer, le port en sus suivant les tarifs.

Étranger..... — ... 25 —

Prix du numéro pour l'Étranger : 1 franc.

Les libraires et marchands de journaux devront adresser leurs demandes directement aux bureaux du journal.

On demande des courtiers d'annonces. — S'adresser tous les jours aux bureaux de *Paris-Croquis*,

4, rue des Petits-Champs, Paris

1re Année. Numéro 5. 1er Décembre 1888.

Paris-Croquis

Henri BOUTET, Directeur — Daniel MAILLARD, Secrétaire de la Rédaction

La foire des Batignolles et de Montmartre remet, comme tous les ans à cette époque, la question des forains sur le tapis.

Les habitants des boulevards Rochechouart et de Clichy se plaignent amèrement de l'abondance d'ordures et de déjections que ces industriels déversent à profusion, chaque matin sur la voie publique sous l'œil indifférent et protecteur, disent-ils, de la police, du bruit des fanfares qui se continue jusqu'à une heure très avancée dans la nuit, de l'odeur nauséabonde des fauves, des rugissements de ces derniers... que sais-je encore?

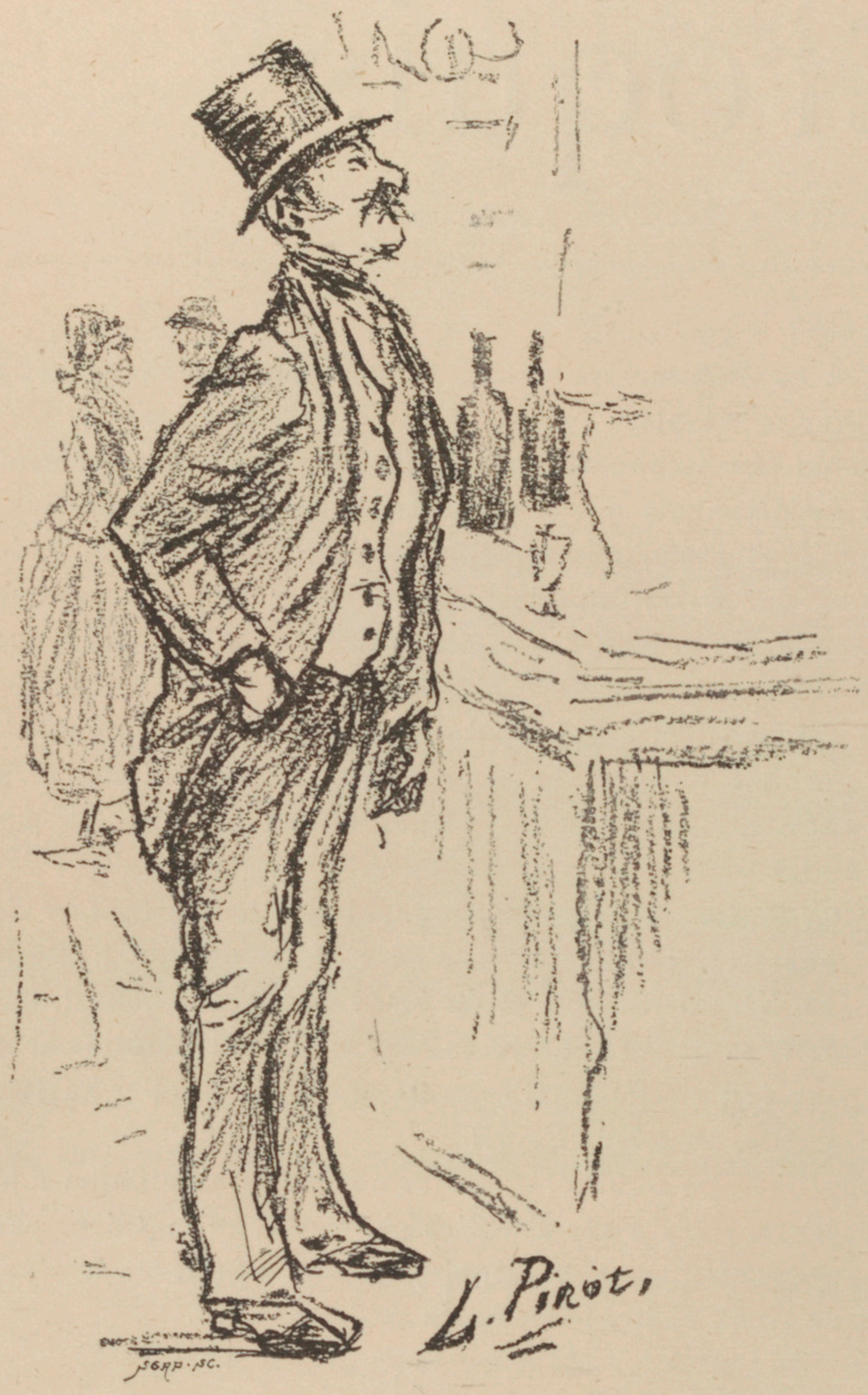
Je conviens avec eux qu'il est loin d'être gai d'habiter ce quartier en ce moment, car il me paraît aussi peu pratique qu'agréable de pouvoir vivre pendant plus d'un mois en se bouchant à la fois le nez, les yeux et les oreilles, quand on n'apprécie pas les forains et leurs conséquences.

Il y a là de quoi faire déserter tous les artistes qui donnent à Montmartre une vie et une physionomie si particulièreset si personnelles.J'en connais un, qui habitait autrefois un coin de la rue Bochard-de-Sarron et du boulevard Rochechouart, qui maintes fois m'a dit que, si la foire avait duré huit jours de plus, il serait certainement devenu enragé. — Il a pris, pour éviter cette horrible maladie, le parti d'aller habiter « Nantes ». — Quelle responsabilité, Monsieur Lozé!!

Mais le remède à ce mal?... Peut-il être question de supprimer les forains? — Certes non, ce serait attenter à la liberté du travail et de la profession. — Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens. — Il ne faut donc pas penser à cette expulsion trop radicale, et ce sont les demi-moyens qu'il est bon d'employer, d'autant que les forains, pour être saltimbanques, ne conspirent pas, que je sache, à leur profit, contre la forme du gouvernement.

M. Francisque Sarcey, dans une lettre toute remplie des meilleurs arguments, lettre qu'il adresse à M. le préfet de police par la voie du *XIXe Siècle*, propose qu'on « rejette les fêtes foraines hors de Paris, dans la banlieue, où l'on trouve de vastes espaces et où la population les accueille avec plaisir ».

Que M. Francisque Sarcey me pardonne, mais il n'a que presque raison. Une partie de la population de la banlieue accueille, en effet avec plaisir les fêtes. C'est, pour quelques-uns, prétexte à mettre les petits plats dans les grands, à



faire sauter le bouchon de la bouteille de derrière les fagots en l'honneur des amis de Paris — peut-être en l'honneur de ceux-là même qui détestent le bruit imposé chez eux — mais qui accourent chez leurs voisins aussitôt qu'ils y savent une fête de laquelle ils peuvent s'affranchir dès la satiété et l'ennui venus.

Et, ce qui est vrai pour Paris, est aussi vrai pour la banlieue, continuation très loin, de la capitale. Les forains y déversent autant de déjections que sur les voies parisiennes, les tambours, les trombones, les orgues de barbarie et les sifflets des machines qui font mouvoir les bateaux de « *la mer sur terre* » n'y ont pas des sons plus doux, les bêtes fauves n'y rugissent pas avec moins d'énergique désespoir, elles n'y sont pas davantage poudrederizées que sur le boulevard Rochechouart, partant les épidémies n'y sont pas moins à redouter et les sens plus flattés!

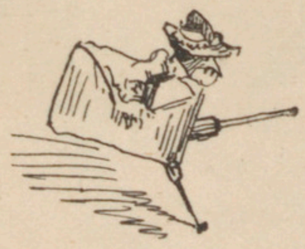
S'il existe dans la banlieue, comme à Paris, du reste, une catégorie de gens qui, soit par intérêt, soit par goût, appellent les fêtes, à côté de celle-là, n'en est-il pas une autre ,tout comme à Paris : celle des parisiens qui s'y sont retirés pour y trouver, le soir, le repos d'une longue journée de dur travail?

Partout, à côté des amis des plaisirs bruyants, il y a les amis de la tranquillité et du calme. Je ne vois donc pas trop de quel droit les gens paisibles de Paris imposeraient à leurs semblables de la banlieue le supplice qu'ils demandent qu'on leur épargne !

La question est grave, je l'avoue, mais je crois avoir trouvé le moyen de tout concilier : puisqu'il n'est ni possible de chasser de Paris les forains sans faire des mécontents, ni de les reléguer dans la banlieue où ils n'ont pas tous les suffrages, ni de les envoyer... à la campagne, où ils ne feraient pas recette, je crois que M. le préfet de police, dont la sollicitude pour les parisiens n'est plus à démontrer, agirait sagement et contenterait chacun, en offrant gracieusement, en temps de fêtes et à tout plaignant qui en ferait la demande, un voyage circulaire d'un mois, avec argent de poche, sur les bords de la Méditerranée.

Je prie M. le préfet de police de m'inscrire d'avance pour le mois de cet hiver où il y aura une fête dans mon quartier.

DANIEL MAILLARD.



Petite Correspondance

M. J. Mauvin à Marseille. — Nous ne croyons pas la chose possible. — Laissez-nous quelque temps pour voir. — Nous vous répondrons directement.

M. Léon F., à Lille. — A votre place, nous n'hésiterions pas, d'autant plus que l'épreuve n'est pas introuvable.

M. A. S. H., à Rouen. Rien reçu encore. Avons écrit à l'adresse indiquée.

M. W. H., à Stockholm.— Ce que nous pensons de cet artiste? Beaucoup de mal. Il est incapable de faire l'illustration originale du livre en question.

M. C. P., à Saintes. -- Envoyez, nous verrons.

M. G. F., à Vienne (Autriche). — Le Boissy-d'Anglas appartient à la Ville de Paris. Vous en trouverez des épreuves à la chalcographie.

M. Léonce M., à Reims. — Adressez-vous directement à l'artiste.

Paris-Croquis se met entièrement à la disposition de ses acheteurs et de ses abonnés pour leur fournir les renseignements dont ils aurout besoin. Il leur sera toujours répondu à cette place.

NOUVELLES PARISIENNES

La Société de l'Histoire de la Révolution Française a désigné M. Edouard Charton pour remplacer M. Hippolyte Carnot au fauteuil de la présidence qu'il occupait.

M. Jules Claretie a été nommé vice-président.

M. Champfleury a été choisi comme président de la commission des beaux-arts de cette Société en remplacement de M. Castagnary, décédé.

⁂

Il est question de poser, passage du Commerce, deux plaques commémoratives, l'une sur la maison habitée par Danton, l'autre sur la maison habitée par Camille Desmoulins.

⁂

Le Palais de l'Industrie et le pavillon de la ville de Paris ont fermé leurs portes.

L'Expostion de sauvetage et d'hygiène et l'Exposition de blanc et noir sont terminées. A l'heure où nous paraîtrons, toutes les œuvres en seront enlevées.

⁂

Nous avons annoncé qu'on allait élever à Paris une statue à Balzac.

Il est en outre question d'élever, au bord de l'étang de Ville-d'Avray et faisant pendant à la fontaine de Corot, un monument allégorique, rappelant l'œuvre de l'habitant des Jardies.

⁂

Gondinet, dont la réputation d'auteur dramatique n'était plus à faire, vient de mourir.

Presque toutes les pièces de Gondinet réussirent ; il fit jouer soit sous sa signature seule, soit en collaboration, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal, une longue suite de pièces : *Gavaud, Minard et Cᵉ*, *Le plus heureux des trois*, en collaboration avec Labiche, *Le Panache*, *Le Homard*, pour ne citer que les plus importantes. Il fit aussi jouer, à la Comédie-Française, *Christiane*. *Christiane* fut la première pièce représentée à la Comédie-Française après la guerre et la Commune.

⁂

Les œuvres d'art que le Musée des arts décoratifs avait envoyées à l'Exposition de Copenhague viennent d'être réinstallés au palais de l'Industrie où elles seront replacées dans la salle du musée de l'Union Centrale. On sait que cette Société attend elle-même depuis bien longtemps de pouvoir se transporter dans le palais du quai d'Orsay.

⁂

Mme Demay, une des chanteuses les plus populaires de Paris, vient de mourir.

Mme Demay s'était fait une réputation méritée dans les cafés-concerts de Paris et, en dernier lieu, à la Scala. Elle était la sœur de l'actrice des Variétés du même nom.

⁂

La croix immense qui termine le sommet du dôme du Panthéon va être enlevée.

On a commencé à cet effet, la construction d'un échafaudage qui fera tout le tour de la calotte du campanile qui surmonte le dôme.

⁂

Un comité est en voie de formation afin d'élever, à Paris, un monument à la mémoire du célèbre sculpteur Barye.

C'est M. Guillaume, de l'Institut, qui est le président de ce comité. A M. Guillaume sont venus s'ajouter plusieurs artistes, parmi lesquels M. Bonnat, qui ont décidé d'organiser un eexposition des œuvres du puissant sculpteur animalier. M. Larroumet, directeur des beaux-arts, s'est montré favorable à ce projet et donnerait à ces messieurs l'autorisation qu'ils demandent de faire cette exhibition dans la grande salle des Beaux-Arts.

⁂

Le monument de Le Verrier, élevé dans la cour d'honneur de l'Observatoire, sera inauguré prochainement.

Les ouvriers ont hissé déjà depuis quelques jours la statue du célèbre astronome sur son piédestal, qui porte sur sa façade principale, l'inscription suivante :

URBAIN-JEAN-JOSEPH LE VERRIER,
Né à Saint-Lô, le 11 mars 1811,
Mort à l'Observatoire le 23 septembre 1877.

⁂

Comme conséquence des travaux de la gare Saint-Lazare, le bureau télégraphique de la place du Havre est aujourd'hui annexé au bureau de poste situé 19, rue d'Amterdam. On n'attendait que cela pour commencer les démolitions de ce dernier pavillon. Il ne va donc plus rien subsister de toutes ces constructions qui s'élevaient de la rue de Rome à la rue d'Amsterdam.

⁂

Le musée du Louvre vient d'acquérir une œuvre historique de sculpture d'une très grande valeur : le tombeau de Philippe Pot, grand sénéchal du duché de Bourgogne, mort en 1494. Philippe Pot y est représenté armé de pied en cap, couché sur une dalle que portent huit « pleurans » en costume de deuil, tenant chacun à la main un écusson des alliances du défunt. C'est une des œuvres les plus importantes de la sculpture Bourguignonne.

⁂

La ligue antiforaine a tenu sa première réunion chez M. Gérôme — pas le peintre. Le bureau a été constitué comme suit : président, M. Gérôme ; commissaires : MM. Bonnin, Jourde, Rousseau ; secrétaire : M. Devillers.

SOUVENIR DE PASSY

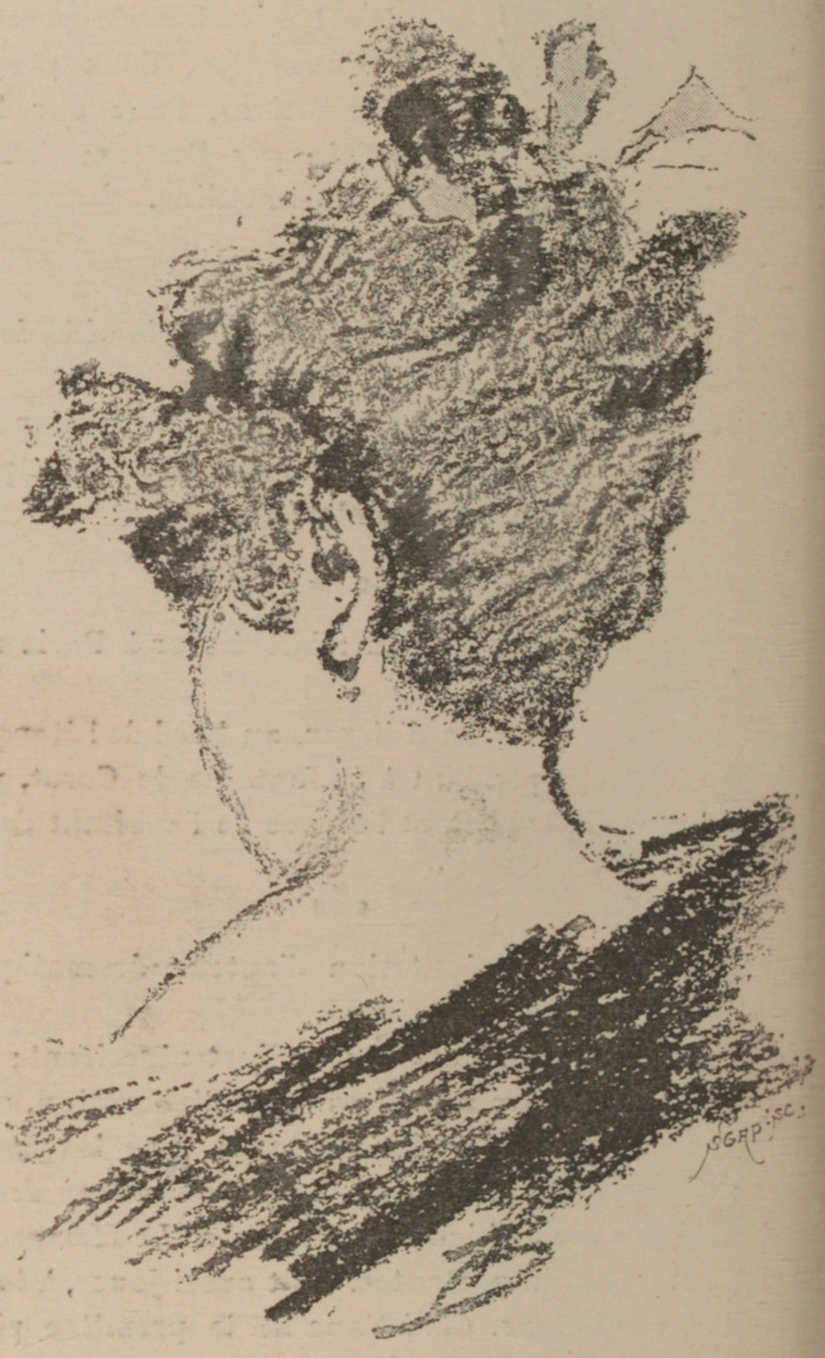
mon arrivée à Paris, en 1875, comme beaucoup d'hommes de lettres à leurs debuts, je donnais des leçons de grec, de latin, de littérature : c'était la plupart du temps dans les familles ou dans des institutions de jeunes gens. J'avais même été admis comme professeur

Dans un pensionnat de jeunes demoiselles !

Oh ! ce pensionnat ! « Son souvenir m'enorgueillit encore », et j'ose espérer qu'il « charmera jusqu'à mon dernier jour », comme dit une chanson célèbre.

C'était à Passy. J'avais une quinzaine de jeunes filles pour élèves. Elles avaient de seize à vingt ans, et je devais les préparer aux examens pour « l'obtention du brevet supérieur », formule sacrée qui résumait l'ambition de l'établissement.

J'arrivais à heure militaire, sanglé dans ma redingote, toujours rasé et cravaté de frais, la moustache au vent, un un mot, sous les armes, J'avais à peine vingt-cinq ans, et la directrice m'avait présenté comme marié, et même père de famille. Bien entendu, j'étais hautement célibataire.



Un froufrou léger se produisait, quand je pénétrais dans la salle d'étude, ma serviette documentaire sous le bras. Je m'installais dans une chaire assez élevée, et l'interrogatoire commençait.

— Mademoiselle Amélie, veuillez me dire quelles sont les qualités du style ?

Ou bien :

— Mademoiselle Juliette, indiquez, je vous prie, le mérite des *Lettres* de M^me^ de Sévigné ?

Que cette besogne m'était chère ! Que l'heure de ces leçons s'envolait rapide ! Quel charme dans les réponses de ces gracieuses enfants, baissant les yeux d'abord, rougissant et finissant par s'enhardir et par regarder leur professeur ! Leur voix tremblante m'ensorcelait, leurs regards m'allaient à l'âme, leur grâce m'enivrait. Je prolongeais la leçon d'un quart d'heure, d'une demi-heure ; je l'aurais prolongée jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, jusqu'aux étoiles.

Je me souviens plus particulièrement d'une blonde rêveuse de belle taille, déjà formée comme femme, poitrine opulente, cheveux abondants, pareils à une moisson, superbe profil grec, mais d'une timidité excessive. Quand je l'interrogeais — les dieux savent avec quelle douceur ! — elle ne pouvait articuler une parole, je faisais la réponse pour elle, et c'est à peine si elle prononçait avec moi la dernière syllabe de la phrase. Elle s'asseyait, prenait sa charmante tête dans ses mains, et se mettait à pleurer. Cependant, elle était fort intelligente, ses devoirs, narrations, descriptions, lettres, récits variés, obtenaient toujours la mention *très bien*. Je vois encore sa fine écriture, la grande marge de ses *copies*, et son paraphe plein de simplicité. Je crois avoir conservé dans mes papiers, au fond d'une vaste malle, dont j'ajourne indéfiniment l'inventaire, quelques narrations de cette sensitive dont l'aurore annonçait un lumineux et éclatant midi.

Elle avait pour voisine une petite brune pimpante et mutine, qui offrait avec elle un contraste frappant. Celle-là n'avait pas peur. Elle était remplie d'entrain, répondait nettement et me posait des questions lorsqu'elle ne comprenait pas bien la leçon. Elle avait dans toute sa personne une grâce entraînante, une gaieté communicative qui mettaient toute la classe en belle humeur et qui me captivaient. Je lui tendais des pièges innocents, de petites embûches comiques, elle y tombait tête baissée ; puis, s'en apercevant, elle faisait une moue légère et semblait me dire : « Oh ! ce n'est pas bien de m'attraper ainsi, moi qui suis si franche, si naïve, et qui n'ai aucune défiance ! »

Après la leçon, vers midi, j'allais déjeuner dans un modeste restaurant, d'où j'avais la vue des gazons et des arbres du parc de Passy. Quand ma tasse de café était servie et répandait son arôme, je restais longtemps perdu dans mes rêveries peuplées de ces riants et frais visages de jeunes filles. J'avais du soleil au cœur pour toute la journée.

Qu'êtes-vous devenues, ô mes belles élèves ! Quelles destinées furent les vôtres ! Vous doublez aujourd'hui le cap de la trentaine, les soucis de la vie et des passions vous ont prises, et les jours fortunés des illusions juvéniles sont passés sans retour ! Vous m'apparaissez dans l'éclat de votre printemps, mignonnes écolières envolées à travers le monde, et que je n'ai plus revues ! Vos sourires, vos timidités, vos regards pudiques, vos boucles de cheveux, votre jeunesse vivent dans ma mémoire, et j'y trouve une mélancolie délicieuse, un charme analogue à celui qui nous vient d'un sonnet de Pétrarque ou d'une élégie de Ronsard !...

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

PARIS-CROQUIS

Pl. 5

A Patrice Dillon.

Mon cher ami,
je termine le petit
modèle dont je t'ai
parlé – Elle pose
l'ensemble.

HS

LE PETIT MODÈLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Gaspard Deburau, d'après Aug. Bouquet.

M. Champfleury, qui va publier prochainement, pour faire suite à ses *Souvenirs des Funambules*, une étude sur A. Bouquet, le peintre ordinaire de Gaspard Deburau, dont il a retrouvé les dernières œuvres à Florence, nous communique le fragment inédit suivant :

COMMENT ON ÉCRIT UNE PANTOMIME

Quand je fus invité par un ami à prendre la direction de Fantaisies-Parisiennes, j'acceptai aussitôt.

La fantaisie n'est-elle pas une déesse aux pieds de laquelle chacun est tenté de se prosterner? Aussi bien il était facile d'offrir à la Fantaisie un cadeau agréable, le plus fidèle de ses servants Deburau, revenant à Paris qu'il avaient quitté depuis longtemps. Avec lui il amenait sa petite troupe de mimes qui avait conservé pieusement la tradition de l'école classique du boulevard du Temple, et une pantomime m'ayant été commandée pour le prochain ébattement des comédiens, je me dirigeai vers le jardin des Tuileries, afin de voir plus clair dans une idée qui se présentait gaie, mais embrouillée.

Trop heureux de donner un corps à mille motifs forcément emprisonnés en moi par l'absence d'un théâtre de pantomime, je ne me préoccupai guère du lieu où je me trouvais, car ce sont, malgré leur tyrannie, les meilleures idées que celles qui prennent au collet l'écrivain, l'arrêtent, lui mettent en main un crayon auquel elles commandent de courir fiévreusement sur le papier, en voiture ou en bateau, au coin d'une rue ou sur la table d'un café.

C'était un des derniers jours de l'automne. L'allée des Tuileries, qui longe l'endroit circulaire où se tient d'habitude la musique militaire, était pleine de promeneurs. De jolis enfants traversaient les groupes en sautant à la corde. Quelques dames travaillaient ou faisaient semblant de travailler à des ouvrages de broderie; quelques autres travaillaient de la prunelle.

Assis à l'ombre d'un gros marronnier, j'avais ouvert mon portefeuille et le crayon courait sur le carnet, me laissant émerveillé de la logique qui, mystérieusement, préside au classement intérieur des choses longtemps enfouies, lorsqu'en levant les yeux je m'aperçus que les promeneurs, ainsi que mes voisins, me regardaient avec une inquiète curiosité.

Les enfants avaient laissé leurs cerceaux de côté pour former un demi-cercle autour de moi, et je ne m'en doutais pas!

En plein jardin public j'avais agi comme dans mon cabinet.

Les écrivains ressemblent par certains côtés à des comédiens : Pour rendre des passions, ils prennent les divers masques qui amènent joies ou douleurs; la grimace se communique aux nerfs, passe dans la plume pour se retracer en caractères réguliers sur le papier.

Successivement j'avais dû jouer, devant les habitués du jardin des Tuileries, les rôles de Pierrot et de Colombine, d'Arlequin et de Cassandre!

Qui sait si je n'avais pas imité la toux catharreuse annonçant l'arrivée de Cassandre!

Une jolie scène (du moins elle me parut telle alors) était celle où Pierrot et Colombine grignottent un même biscuit jusqu'à ce que leurs lèvres, se rapprochant peu à peu, se confondent dans un étroit et savoureux baiser.

J'eus vaguement conscience que mes propres lèvres s'étaient avancées gourmandes, et que j'avais ressenti à l'intérieur une délicieuse émotion.

Tout ému de m'être involontairement donné en spectacle, je m'éloignai rapidement, la tête basse, et je n'osai la relever que quand je me trouvai sur la terrasse parallèle à la rue de Rivoli.

Il était temps! Une vieille dame fort courroucée me signalait du doigt à un des gardiens du jardin qui, ne connaissant pas la singulière méthode de composition d'un auteur de pantomimes, m'eut vraisemblablement fait arrêter comme un échappé de Charenton.

Champfleury.

Dénouement d'une pantomime des Funambules.
Dessin de Patrick Dillon.

P'STT COCHER !

Très rouge, ventru comme un roi d'opérette et potelé comme un archevêque, la triple découpure de son menton retombant en lambrequins de chair sur son cache-nez de grosse laine ecarlate, confortablement abrité sous la toiture multiple de son carrick aux milles collets, et les jambes douillettement enveloppées dans la couverture de Cocotte, il passe. Son regard est auguste comme ceux des quarante siècles qui contemplaient l'armée de Bonaparte du haut des Pyramides.

« P'stt, cocher ! «

Ah bien, oui !

Un rire imperceptible coule de ses babines, rire féroce, sans réplique, comme le *non possumus* tombant de la bouche d'un pontife.

Majestueusement il prend son fouet : « Hue, Cocotte. » L'homme et la rosse disparaissent dans la pluie.

C'est qu'il fait une pluie diluvienne, une de ces pluies dont les grandes capitales peuvent seules s'offrir le luxe ; on dirait qu'un immense réservoir a crevé subitement sur Paris, et que le grand maître des pluies imagine, pour charmer ses loisirs, une brillante reprise du déluge.

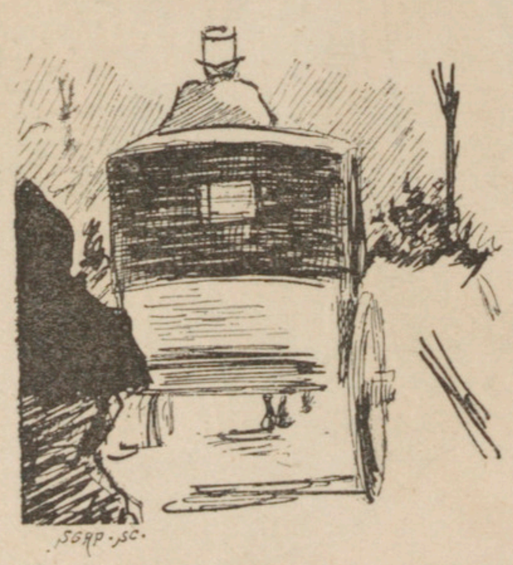
La chaussée est vide de passants, lavée par de grandes nappes d'eau, d'où surgissent des têtes de pavés. Les voitures passent rapides, avec des sursauts, crachant la boue.

» Psstt, pstt, cocher ! »

Sur les trottoirs, transformés en radeaux de la Méduse, les naufragés appellent. Pitoyables, ces gens : les hommes, le bas du pantalon en berne, courbant l'échine, résignés ; les femmes, relevant le paquet de leurs jupes, impatientes, voulant un fiacre avec l'obstination bête des enfants qui demandent la lune ; les marmots crottés, barbottant dans les flaques comme de petits canards, ravis d'être malpropres.

Tous interrogent la plaine humide avec une anxiété de naufragés, attendant le passage d'un navire.

Des centaines de petits coupés circulent dans la boue, se suivent, se croisent, s'accrochent parfois, puis se dégagent comme les pièces de ces jeux de patience qu'invente l'industrie parisienne.



Derrière les glaces embrumées s'estompent des profils égoïstes. Ça et là passe une voiture vide : « Psitt, pstt, cocher ! » Mais pour des raisons que doit ignorer le profane, l'automédon passe, insensible, comme un dieu mauvais, aux prières des humains. — Et le Parisien rentre à pied.

Carolus Brio.

A LA RÉPÉTITION

OUTE rose avec, comme des fils d'or embroussaillés en auréole, ses cheveux ; mi-voilée par un long tulle sombre qui recouvre sa toque de velours noir ; autour du cou un grand boa de renard bleu serpentant assez haut pour cacher une toute petite bouche qui sourit avec des quenottes serrées et blanches ; elle est ainsi presque masquée, mais reconnaissable quand même : qui hésiterait devant le regard de ses deux yeux, deux grands beaux yeux clairs, si clairs qu'on pourrait s'y voir, yeux félins, calins et rieurs, yeux espiègles et bons !

Sur les coussins du coupé qui rapidement nous entraîne au milieu d'un tourbillon de voitures, elle, emmitouflée encore, une grosse fourrure sur les genoux, laissant deviner la sveltesse onduleuse et élégante du corps, cause gentiment, affectueusement, elle bavarde, et cette timidité, qui me prend toujours en face d'elle, disparaît peu à peu, toute jeunette je me prends à croire beaucoup à un peu d'amitié d'elle.

Nous voici arrivés : légèrement elle saute sur le marchepied et s'enfuit dans un corridor, par peur du vent qui souffle très fort et aussi des passants qui la pourraient reconnaître, puis, maternellement, comme une grande sœur : « Attention à ces deux marches..... montez encore..... ; oh ! vous ne savez pas ce que c'est que les coulisses... », et sa petite main, qui sent bon, emprisonnée en son long fourreau de Suède, se pose sur mon épaule et me guide dans l'escalier tout noir. Une vilaine porte en planches, trois marches, et nous y sommes.

La salle est obscure, nous avançons avec précautions, les bras en avant dans la crainte de nous heurter à un décor ou à un portant, mais on nous a aperçus, et, là-bas, au fond, un groupe qui causait à voix basse se tait, chacun s'élance pour l'aider à marcher ; là des figurants et des pompiers la saluent, très respectueusement — c'est la Gloire qui passe.

Comme un général, elle fait l'inspection de sa troupe et, mentalement, l'appel ; à un, une poignée de main camarade, aux autres, un baiser qui claque dans le silence ; presque au hasard elle les nomme :

— Tiens, toi, je te reconnais à ta taille.

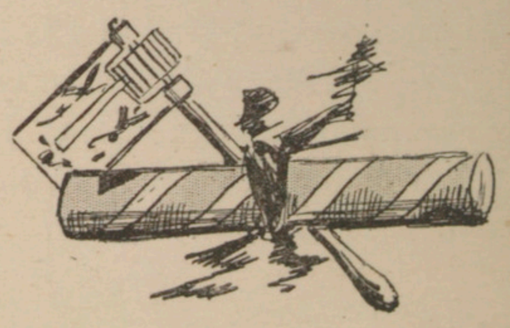
— Toi, boulotte, je sais qui tu es.

— Bonjour, mon pierrot.

A chacun un mot aimable, à tous un sourire.

Puis, elle va sur la scène se débarrasser de son chapeau qu'elle pose dans la niche en toile, près de la rampe, où est assise la vieille souffleuse, le manuscrit en main, binocle sur le nez. — Tout en s'enveloppant la tête d'une mantille à la dona Sol, elle s'informe des uns et des autres et, tapant des mains :

« Allons, allons, mes enfants, commençons. »



Clarine Lux.

Petite Chronique des Arts

L'Académie des beaux-arts vient d'élire deux nouveaux membres.

L'un, dans la section de gravure, M. Blanchard, a remplacé M. François

Remplacé est bien le mot qui convient; car, de ce côté, l'indépendance en matière d'art n'a pas fait un pas. C'est le traditionnel et classique Burin qui continue à l'Institut d'occuper les places que réclament les aspirations de la Gravure moderne. Dans la section de peinture, le choix de M. Gustave Moreau, comme successeur de M. Boulanger, témoigne au moins d'une audace relative, dont l'Académie est peu coutumière.

L'admiration de l'œuvre alambiquée de M. Gustave Moreau ne s'impose pas dans la recherche des véritables jouissances artistiques. On peut mettre bien en avant la poésie simple d'un Millet ou la pénétrante brutalité d'un Ribot. Il serait injuste cependant de nier à l'art de marqueterie de M. Gustave Moreau une véritable essence artistique. Il a ses fanatiques; et c'est un tempérament que celui de ce peintre énigmatique et troublant.

Nous qui voulons en art, le moins de littérature possible, nous eussions certes pensé à d'autres; il faut cependant savoir gré à l'Institut d'avoir donné à l'art de M. Gustave Moreau la place occupée par l'art de M. Boulanger.

Mais revenons à la Gravure avec le projet de M. Bracquemond sur une Exposition, pour le centenaire de 1889, de l'*Estampe du siècle*.

Nous avons dit, dans le précédent numéro de *Paris-Croquis*, que M. Bracquemond avait publié, sur son projet, un article dans le *Journal des Arts*, du 9 novembre.

Un projet émanant d'un artiste de la valeur de M. Bracquemond vaut la peine qu'on y pense et qu'on le discute.

L'Exposition réunirait donc toutes les œuvres, jugées suffisantes par un jury nommé à cet effet, d'artistes ayant fait de l'Estampe, que ce soit burin, lithographie ou eau-forte, pendant une période qui prendrait date en 1789; soit : cent ans. On voit quel haut intérêt d'art comporte un pareil projet.

Nous nous arrêterons sur les deux points du projet en question qui pourraient être particulièrement discutables.

Prenons d'abord celui qui réglemente la façon dont un artiste sera représenté à cette Exposition, et qui dit que toute période de production décennale sera marquée par une pièce.

Exemple: Bonington n'ayant produit que dix ans : une pièce, M. X... ayant soixante ans de production, sept pièces.

Eh bien! il nous semble injuste de nous priver au profit d'un artiste peut-être médiocre, d'une œuvre choisie parmi les belles pièces des Bonington, des Meryon et des Bracquemond.

Que font l'âge, le temps, la période de production, tout ce qu'on voudra, devant la valeur de l'œuvre elle-même? laquelle doit, suivant nous, être le seul guide du nombre de pièces par lesquelles un artiste sera représenté.

Le second point a plus d'importance encore. Il s'agirait de faire figurer à cette Exposition les procédés de reproduction, tels que Gillotage, Goupillage et autres.

Nous croyons à un véritable danger, si on accorde dans une Exposition de cette importance, l'honneur d'y figurer à ce qui n'est pas directement œuvre d'artiste.

L'envahissement du procédé est déjà formidable. Sait-on bien ce que l'appareil photographique a pu enlever à l'Estampe d'artistes véritables? Nous leur devons certainement, à ces procédés, le triste état dans lequel se traine le bel art de la lithographie, presque mort maintenant. — L'Eau-forte elle-même, n'est-elle pas atteinte, malgré les noms glorieux de ceux qui en sont les maitres?

Non, vraiment, cela est autre chose. Apprécions comme il convient les mérites d'ouvriers, les procédés de la chimie et ceux de l'électricité; sachons-leur gré de nous fournir à bon marché les moyens de constituer une encyclopédie des productions artistiques de notre temps; mais, en tant que choses d'art, fermons-leur impitoyablement la porte au nez, pour garder fidèlement la classification de l'Estampe dans ses trois manifestations bien tranchées, bien nettes :

La gravure originale;

La gravure de reproduction par les artistes;

La gravure de reproduction par les procédés.

Voilà donc, mon cher maitre, comme si Gros-Jean voulait encore en remontrer à son curé, ce qu'une petite feuille comme *Paris-Croquis* doit dire avec tout le respect que lui impose votre grand nom d'artiste.

Elle le doit d'autant plus que, quoique née d'hier, et montrant à peine le bout de son nez, elle est la seule — mais bien la seule — parmi les feuilles illustrées, qui lutte et dépense ses forces à défendre cette si séduisante et si familière forme de l'art: la Gravure originale.

Jean Coudray.

THÉATRES & CONCERTS

M. Albert Millaud et Émile de Najac viennent de faire représenter, aux Variétés, *la Japonaise*, comédie en quatre actes, musique de M. Louis Varney.

M. Albert Millaud, qui est homme d'esprit, et d'esprit bien parisien surtout, avait habitué son public à lui servir mieux que la pièce qu'il vient de faire jouer aux Variétés. Ne se serait-il pas trop préoccupé de la mise en scène de Mme Judic, au détriment de la pièce elle-même?

Si la pièce n'a pas répondu à ce que le public était en droit d'exiger de M. Albert Millaud, l'interprétation en a été excellente.

Mme Judic a eu les honneurs de la soirée. Elle a chanté très brillamment rondeaux et romances.

M. Raymond a obtenu aux Variétés le succès qu'il avait eu au Palais-Royal et à la Renaissance.

Lassouche, qui n'a qu'un rôle très court, le joue avec une verve désopilante.

Plusieurs airs fort agréables de M. Varney ont été très justement accueillis par les applaudissements de la salle.

×

M. Richepin vient de porter sa nouvelle pièce, *le Chien de garde*, à la Comédie-Française, où la lecture en aura lieu dans quelques jours.

×

On répète très activement *Joconde*, au Théâtre-Lyrique; l'œuvre de Nicolo sera très prochainement représentée.

×

M. Alphonse Daudet travaille sans relâche à *la Lutte pour la vie*, la comédie en cinq actes, qui doit être jouée cet hiver au Gymnase.

×

On annonce pour les premiers jours de la semaine prochaine les dernieres représentations des *Femmes nerveuses*. Cette pièce sera remplacée par *Jalousie*, dont la première représentation paraît être fixée irrévocablement au 4 décembre.

×

Au théâtre du Châtelet, où l'on jouera *Cendrillon* jusque vers le 15 janvier, on a commencé à s'occuper de la remise en scène de *la Reine Margot*, d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

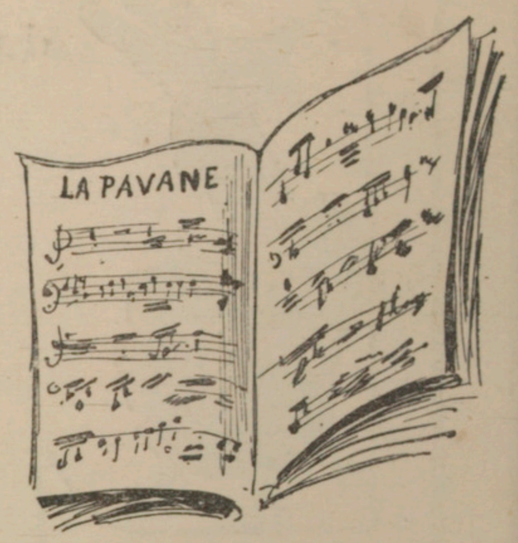
Décors et costumes seront neufs et faits d'après des dessins et des documents de l'époque.

×

C'est lundi prochain que M. Bodinier doit rouvrir le Théâtre d'application.

Le spectacle de réouverture se composera de : 1° *L'Habit vert* (classe Delaunay); 2° *l'Héritière* (classe Maubant); 3° *le Bijou de la Reine* (classe Delaunay), et 4° premier acte du *Malade imaginaire* (classe Worms).

×



On annonce que le théâtre Beaumarchais, fermé depuis longtemps, sera rouvert aujourd'hui, 1er décembre, sous la direction de M. Moreseville, ancien directeur de province.

C'est par un vaudeville, *les Exploits d'un Huissier*, que le théâtre Beaumarchais fera sa réouverture.

×

La nouvelle qui avait circulé depuis déjà quelques jours dans la presse, au sujet d'une prétendue congestion cérébrale, dont M. Gounod aurait été atteint pendant la répétition générale de *Roméo et Juliette*, est aujourd'hui démentie.

Il ne s'agissait fort heureusement que d'un simple malaise, dont le grand musicien ne se ressent plus aujourd'hui.

×

Aux Folies-Bergère, le succès de la charmante Zuila et des Lauri-Lauri's, s'accentue de jour en jour.

C... est un phraseur et X un sceptique.

Tous deux, un soir, très tard, me reconduisaient à ma porte.

C... montrait à un sixième étage une fenêtre à tabatière encore éclairée.

— Tant que cette lumière, à cette heure, ne sera pas éteinte, dit-il, le grand problème social ne sera pas résolu. Il y a là haut un homme qui travaille ou une femme qui pleure.

— Ou un garçon de café qui rentre, répondit X...

Le Directeur-Gérant : Henri Boutet

Paris. - - Imp. Nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet. — R. Barré, dir. — 2191-8

PARIS — 4, RUE DES PETITS-CHAMPS, 4 — PARIS

Pour paraître le 5 Décembre 1888

ALMANACH « HENRI BOUTET »

POUR 1889 (4e ANNÉE)

Texte par Arsène ALEXANDRE

Illustré, par Henri BOUTET, de 14 pointes sèches originales, de 12 lettres ornées et de 12 culs-de-lampe

Un charmant petit volume in-32 de 76 pages

ÉLÉGANT CARTONNAGE RECOUVERT D'UNE COUVERTURE EN PAPIER JAPON, ORNÉ D'UNE POINTE SÈCHE REHAUSSÉE D'OR ET DE COULEUR

Il faut remonter jusqu'au dix-huitième siècle pour retrouver un Almanach qui ait été fait exclusivement pour être en harmonie avec le luxe et les élégances de nos salons parisiens.

L'Almanach « HENRI BOUTET » est le seul qui soit consacré par les femmes du monde, comme chose indispensable devant figurer sur leurs étagères et sur les tables de leurs salons, dont, par sa grâce, son élégance et son caractère si artistique, il est devenu un des plus délicats ornements.

Ceci explique la rapidité avec laquelle les exemplaires des trois années précédentes ont été épuisés.

Exemplaire sur vélin avec étui, papier fantaisie de couleur. Prix : 5 fr. 75.

Exemplaire de luxe exécuté spécialement pour les cadeaux d'étrennes.

Cet exemplaire est tiré avec un soin extrême sur japon de la **Manufacture Impériale**, les tranches en sont dorées, l'enluminure est particulière à cet exemplaire qui est renfermé dans un délicieux étui doublé de satin et orné de fers. Prix : 10 francs.

LES EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ET SUR JAPON NE SE VENDENT PAS SANS ÉTUI

Il est tiré, pour les amateurs 50 exemplaires sur japon numérotés, — les exemplaires contiennent un double état des pointes sèches dont un avant toute lettre. — Le prix en est, sans étui de : 20 francs.

Les exemplaires avec **14 pointes sèches** sur papier vergé des années 1886, 1887, 1888, sont épuisés. Il reste seulement quelques exemplaires de luxe à 10 et à 20 fr. des années 1887, 1888.

On rachète les exemplaires, en bon état des années précédentes.

Adresser toutes demandes : Almanach Henri BOUTET, 4, rue des Petits-Champs, PARIS

VENTES & ADJUDICATIONS

Etude de Me Paul SALATS, avoué à Paris, boulevard de Sébastopol, 10.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le mercredi 19 décembre 1888, à 2 heures
en 2 lots

1° MAISON sise à PARIS

rue de Rambuteau, 27, et rue Geoffroy-Langevin, 12.
Revenu net annuel environ. 15.662 francs.
Mise à prix..... 150.000 —

2° MAISON sise à PARIS

rue Notre-Dame-des-Champs, 3.
Revenu net annuel environ. 12.198 francs.
Mise à prix..... 120.000 —
S'adresser à : 1° Mes SALATS, BRIQUET et MUSNIER, avoués; — 2° à Me REY, notaire à Paris.

Etude de Me G. BERTON, avoué à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, 25.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le mercredi 19 décembre 1888, à 2 heures.

D'UNE **MAISON** sise à **PARIS**
rue de la Glacière n° 73.

Revenu net. . . . . 1,330 francs.
Mise à prix. . . . . 10,000 —
S'adresser pour les renseignements à Mes G. BERTON et SALATS, avoués, et à Me LEGROS, notaire à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise).

MAISON à PARIS, r. Château-d'Eau, 44. Contce 567m50. Rev. net 17,000 f. M. à p. 190,000 f. ADJ. sr 1 ench., ch. des not. de Paris, le 11 déc. 1888. S'adresser à Me GATINE, notaire, 8, rue de l'Echelle.

RUE RIQUET, 77, Cce 700 m. Rev. 12,450 fr. Mise à prix : 125,000 fr.
R. BOUCHARDON, 9, Cce 168 m. Rev. 8,030 fr. Mise à prix : 100,000 fr.
A ADJr, m. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 11 décemb. 88
S'ad. à Me BREUILLAUD, not., 333, rue Saint-Martin.

MAISON à Paris, pass. S.-Ange, 27, av. S.-Ouen, 131. Cce 235m. Rev. 5,910 fr. M. à pr. 60,000 fr. ADJr s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 18 déc. 1888. S'ad. à Me AUMONT-THIÉVILLE, nre, 9, b. Bne-Nouvelle.

Etude de Me THOMAS, avoué à Paris, 6, rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

VENTE sur licitation au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 5 décembre 1888, à 2 heures.

1° UNE MAISON SISE A PARIS

Boulevard Haussmann, n° 167.
Revenu environ : 11,567 fr.
Mise à prix : 200,000 fr.

2° UNE MAISON SISE A PARIS

Rue de Miromesnil, n° 7.
Revenu par bail principal : 6,000 fr.
Mise à prix : 130,000 fr.

3° PROPRIÉTÉ A MAISONS-LAFFITTE

(Seine-et-Oise). Avenue Albine, n° 4.
Contenance : 61 ares, 2 centiares.
Mise à prix : 40,000 fr.

4° PROPRIÉTÉ A MAISONS-LAFFITTE

(S.-et-O.). Av. Bailly, sans n° (contiguë au 3e lot).
Contenance : 35 ares, 72 centiares.
Mise à prix : 25,000 fr.

5° UN TERRAIN AU MESNIL-LE-ROI

lieu dit Champ-Loiseau. — Mise à prix : 100 fr.
S'ad. à Mes THOMAS et MARTIN DU GARD, avoués, et à Me PLOCQUE, not., et pr visiter les propriétés de Maisons-Laffitte, s'ad. av. Albine, 4, de midi à 4 h.

MAISON à Paris, b. Edgar-Quinet, 76, angle r. du Départ. Rev. b. 16,000 f. M. à pr. 165,000 f. ADJ. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 18 décembre. S'adr. à M. LINDET, notaire, 9, boulev. Saint-Michel.

MAISONS à Paris, cité Popincourt, 20 et 22. Rev. b. 7,456 f. 60. M. à p. 50,000. Adj. en 1 lot s. 1 enc., ch. des not. de Paris, le 11 déc. 1888.
S'ad. à Me CHATELAIN, not., 37, rue Poissonnière.

MAISON rue des Archives, 31. Conten. 784m. Rev. 30,600 f. M. à pr. 250,000 f. A ADJer m. sr 1 ench., ch. des not. de Paris, le 18 décembre 1888.
S'ad. à Me BREUILLAUD, not., rue Saint-Martin, 333.

COLLECTION
DES
MENUS PARISIENS
Gravés à la pointe sèche
PAR
Henri BOUTET

Cette collection, commencée il y a cinq ans, n'a jamais été interrompue et se continue régulièrement par la publication de nouvelles séries.

Dire que cette collection comprend plus de TROIS CENTS PLANCHES, c'est affirmer un succès sans précédent dans la publication d'une suite de gravures.

Sur un même thème, ***« La Parisienne »***, cette suite de gravures constitue un document des plus curieux et des plus séduisants sur la femme de notre époque; la valeur artistique de cette collection unique en son genre est consacrée par l'accueil qui lui a été fait et qui explique, malgré le nombre de planches déjà publiées, la continuation d'une publication à laquelle les modes, les goûts, les nouveautés de la vie parisienne viennent sans cesse apporter un élément nouveau.

Les titres de quelques séries donneront une idée de la variété des sujets que réunit cette intéressante collection :

Femmes à table — Les Frileuses — Aux Courses — Au Salon — Au Bord de la Mer — En Voyage — Au Bois — Les Patineuses — Scènes parisiennes — Au Bal — En Vacances — Soirées d'hiver, etc., etc...

On trouve les MENUS PARISIENS d'HENRI BOUTET dans toutes les papeteries de luxe de la France et de l'étranger.

PARIS. — IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE), 11 RUE CADET. — R. BARRÉ, DIRECTEUR — 2191-8.